NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

102 N° 1 1980

Psychologie et morale dans la conscience contemporaine

Pierre-Philippe DRUET (P.-Ph.)

p. 43 - 61

https://www.nrt.be/it/articoli/psychologie-et-morale-dans-la-conscience-contemporaine-997

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Psychologie et morale dans la conscience contemporaine

A. — INTERFÉRENCES ENTRE PSYCHOLOGIE ET MORALE DANS LA CONSCIENCE CONTEMPORAINE [1]

Etudier les interférences entre psychologie et morale dans la conscience contemporaine, c'est tenter de cerner un sujet à la fois brûlant et bien délimité. Le problème est important, car nombreux sont ceux qui pensent que la psychologie, et plus généralement les sciences humaines, ont définitivement discrédité la morale comme instance répressive et culpabilisante. D'autre part, ce thème n'est pas vaste au point de paraître inaccessible à la réflexion. Dans le monde contemporain, en effet, il s'agit de la rencontre entre la psychologie *scientifique* et la morale au sens d'une *attitude* morale, le tout mesuré plutôt à son influence dans notre vie qu'à l'aune des débats exclusivement théoriques. Mon propos consiste à déterminer quels rapports les théoriciens et les gens ordinaires établissent *en réalité* (et non dans les discours seulement) entre l'explication psychologique du comportement et son évaluation morale. Ma thèse sera que les explications psychologiques tendent à se substituer au jugement moral, entraînant un affaiblissement de celui-ci. Cette évolution emprunte deux chemins que l'on peut tenir provisoirement pour distincts : ou bien l'explication psychologique est considérée comme exclusive du jugement moral ; ou bien elle est élevée, subrepticement la plupart du temps, à la dignité du jugement moral auquel elle substitue ses propres critères.

Ce débat n'est pas neuf et il a connu une intensité particulière au moment de la diffusion de la psychanalyse. Dans différents milieux, celle-ci était tenue pour « dissolvante » sur le plan moral. Cette accusation exige une distinction très nette. Autre chose d'imputer à la psychanalyse des préceptes comme : « Libérez votre *libido* ! » [2] ; autre chose d'y dénoncer une théorie de la

1. Pour la simplicité de l'expression, j'utiliserai des formules comme « la conscience », « l'homme », et « la science ». Je n'ignore pas que de telles dénominations peuvent recouvrir des simplifications dangereuses. Mais le contexte est suffisamment clair pour exclure celles-ci et la rigueur vraie n'est pas dans le formalisme.

2. La psychanalyse n'a jamais formulé de préceptes aussi grossiers que dans l'imagination de ses détracteurs. Au point que la position ultime de Freud — préférer le progrès de civilisation à la diminution de la censure ou du Surmoi — a pu être taxée d'hyper-moralisme.

conscience morale réduisant celle-ci à sa dimension purement psychologique. En effet, la contestation n'est valide que dans le second cas. Comme méta-psychologie, la psychanalyse a le droit d'énoncer de pareilles thèses. Mais il faut voir aussi que l'opposition se situe alors sur le terrain de la théorie de la morale, ce qu'on nomme ordinairement la morale fondamentale, et non au plan de l'éthique normative ou moins encore du comportement moral. Cette discussion se révèle donc théorique, et « dissolvant » en vient à signifier « réducteur ». A moins que l'on prétende voir des normes se déduire de cette position de principe, ce qui nous ramène à la première interprétation. Or, celle-ci est intégralement fausse, parce qu'elle confond ce qui doit absolument demeurer distinct. Un discours qui se veut scientifique, nous y reviendrons, ne peut contenir de normes morales ni en fonder. Dès lors, trouver de tels préceptes dans la psychanalyse revient ni plus ni moins à transformer cette dernière en une morale, tout en continuant à la discuter comme une science. Du fait de cette confusion, le débat perd toute signification dès le départ.

Discours moral et discours scientifique

La question semble donc claire sur le plan théorique (ce qui ne préjuge pas de ses répercussions, même accidentelles, sur le plan pratique). Considérée de l'extérieur, comme elle doit l'être ici, une morale est un système de normes et de valeurs qui prescrivent à l'homme les comportements qui lui conviennent *en tant qu'homme*. D'un point de vue subjectif, la morale de chacun est l'ensemble de valeurs par lequel il donne sens à son action et de normes qui en résultent pour celle-ci. Le discours moral au sens propre est donc un discours prescriptif ; son mode grammatical est l'impératif, même si celui-ci peut être traduit à l'indicatif à l'aide d'expressions comme « tu dois » ou « il faut ». Il en résulte qu'un principe moral n'est pas susceptible d'évaluation en termes de vrai et de faux. Sans doute un énoncé dérivé dans une morale peut-il être faux par rapport à ses prémisses dans cette même morale, mais les énoncés premiers expriment des options qui ne peuvent être pensées dans leur *concordance* (la vérité est concordance) avec le réel. Ils n'expriment pas plus ou moins *fidèlement* ce qui *est*, mais plus ou moins *bien* ce qui *doit être*.

Le discours scientifique, par contre, se présente comme descriptif ; il est constitué de propositions déclaratives au mode indicatif. Il prétend exprimer la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire qu'il se fonde sur la fonction assertive du langage. Quand je dis que le ciel est bleu, le mot « est » ne sert pas seulement à établir un lien logique, intra-langagier, entre deux concepts ; il signifie aussi que

la situation décrite existe véritablement ainsi dans la réalité extérieure à moi. De telles propositions peuvent évidemment être vérifiées, évaluées en termes de vrai et de faux. La phrase « la neige est blanche » est vraie si et seulement si la neige est effectivement blanche.

Aucune confusion ne semble possible entre deux univers si différents du discours humain. Pourtant une tentation va surgir immédiatement qui induira à un début de confusion. En effet, le moraliste souffre de devoir reconnaître l'acte de foi (simplement *pratique* au sens kantien) dans quoi s'enracine son discours. Il redoute — à tort — qu'un tel aveu n'entraîne le subjectivisme et le relativisme moraux. Et, pour leur part, le savant et le métaphysicien peuvent difficilement se borner à exposer le vrai sans en tirer d'implications pratiques. Le premier pour garantir ses paroles et les rendre convaincantes et le second pour appliquer ses découvertes et échapper à la pure théorie vont tenter d'établir un point de passage entre les deux domaines. Nous verrons le moraliste déduire sa morale d'une métaphysique et le savant découvrir des normes de comportement moral dans son explication de la réalité naturelle ou humaine [3]. Mais cette tentation, comme la tentative qui en résulte, ne donne lieu qu'au sophisme, à ce qu'on appelle le « sophisme déductif ». Celui-ci consiste à déduire un impératif d'un indicatif et c'est un sophisme parce que la chose est logiquement impossible, comme l'ont montré les philosophes anglo-saxons (Hume et nos contemporains) [4]. Aristote était beaucoup plus sage que la plupart de ses successeurs — Kant est une exception —, lui qui assignait des points de départ différents à la métaphysique et à la morale, la cause pour celle-là, le fait pour celle-ci.

Evitons cependant les conclusions hâtives et sceptiques. Je ne veux absolument pas dire que le discours moral est irrationnel ou, dans une perspective post-cartésienne, qu'il n'y a pas de *savoir* moral au sens propre. Il faut seulement admettre qu'une *démonstration théorique* des premiers principes moraux est impossible, ce qui n'exclut nullement le recours à des développements théoriques dans un but d'*explication* ou de *justification*, c'est-à-dire la démonstration *pratique* [5]. Inversement le savoir scientifique ne

3. Voir très récemment : P. CHAMBADAL, *Savoir/Devoir/Pouvoir : la science moderne et les fondements de l'éthique*, Paris, Copernic, 1979. P.ex. p. 197 : « Une action morale est une action conforme à la nature ; et c'est pour cette raison que l'éthique ne peut avoir d'autre fondement que celui qui est fourni par l'étude et l'interprétation de la réalité physique. »

4. Voir l'excellent ouvrage de synthèse : *The is/ought Question*, edit. by W.D. HUDSON, London, Macmillan, 1969.

5. Songeons à la manière admirable dont Kant élucide le *fait* de la raison pratique et comment, sans *démontrer* l'existence de la liberté, il en tire la conscience à partir de la conscience du devoir.

peut fonder immédiatement une éthique : prendre la nature comme norme, c'est *faire* de la nature une norme, c'est poser une option en rupture radicale d'avec le discours descriptif précédemment tenu.

Cette discontinuité n'est pas exclusive de rapports féconds entre les deux disciplines. D'une part, comme activité humaine, le travail scientifique est bien entendu soumis à la morale. Bien plus, il est aujourd'hui évident que les recherches scientifiques elles-mêmes s'enracinent dans des options dont certaines sont morales. D'autre part, si la morale part du fait, elle a besoin de la meilleure connaissance possible de celui-ci, que lui fournit le savoir théorique, philosophique et scientifique.

Ceci vaut des rapports de la psychologie et de la morale. Il est clair qu'il y a un problème moral à expérimenter sur l'homme et à utiliser des miroirs sans tain. Que penser des expériences américaines où, dans une reconstitution de l'univers carcéral, des volontaires-prisonniers, dûment arrêtés au préalable par de vrais policiers, sont soumis à toutes les vexations imaginables par d'autres volontaires-gardiens [6] ? Et chacun se rend compte de ce que les principales théories psychologiques s'enracinent au plus profond dans des systèmes moraux : le stoïcisme pour Freud, l'éthique protestante du travail pour Skinner, un certain rousseauisme pour Rogers. D'un autre côté, l'éthique de la violence doit beaucoup aux éthologistes, tandis que les progrès de la psychiatrie imposent de revoir la formulation de problèmes éthiques essentiels.

B. — CATÉGORIES PSYCHOLOGIQUES ET NORMES MORALES

Il s'en faut de beaucoup, hélas, que, dans notre vie quotidienne, nous maintenions fermement ces distinctions indispensables. Nous transformons les catégories psychologiques en jugements de valeur, dans le même temps où l'explication psychologique nous paraît devoir être substituée au jugement moral. Examinons séparément ces deux opérations contraires et pourtant génératrices du même résultat fâcheux, à savoir le confusionnisme moral.

1. *Transformation des catégories psychologiques en jugements de valeur*

Les catégories psychologiques et psychopathologiques ont une portée purement descriptive et pour ainsi dire taxinomique. « Schizo-

6. Voir l'exposé et la critique dans : E. FROMM, *La passion de détruire*, Paris, Laffont, 1975.

phrène », « débile », « caractère anal », « surdoué », autant de concepts qui permettent de synthétiser, à la manière des *constructs*, un ensemble de comportements effectifs dûment observés selon la méthode expérimentale. Le psychologue donnerait dans l'absurde qui voudrait user de ces caractérisations scientifiques pour mesurer la *valeur* des *personnes en tant que telles*. Mais qu'en est-il du profane qui, grâce aux *media* et aux revues de vulgarisation, connaît toujours assez de psychologie pour croire la posséder toute ? Dans son esprit (puis dans son comportement), ces catégories deviennent des jugements de valeur, des instruments permettant de « situer » les personnes et de les juger. Que signifient des phrases souvent entendues comme : « il est dévoué, mais c'est un obsessionnel » ou « quel acteur ! mais il est exhibitionniste », sinon que des « syndromes » psychologiques viennent contrebalancer des appréciations morales ou esthétiques ? Comment expliquer autrement que, dans le milieu universitaire par exemple, le caractère obsessionnel soit valorisé aux dépens de la structure hystérique ou que l'on puisse se voir féliciter par les psychiatres d'être « hystéro-paranoïaque » ? Pourquoi, dans la psychologie à la Eysenck, trouve-t-on réunis les caractères : fumeur, extraverti et masculin, qui sont quasi opposés à : religieux, dépressif et soumis [7] ?

Il faut reconnaître que certains aspects des théories psychologiques sont bien faits pour favoriser de telles déviations aberrantes. En premier lieu, le vocabulaire de certains chercheurs comporte des connotations morales évidentes. Quand on use de termes comme : « *per*vers », « *a*social », « *im*mature », ou même « psychopathe » dans notre contexte culturel, on favorise l'interprétation axiologique, à moins de prendre de sérieuses précautions — très rares, hélas ! — pour l'éviter. En second lieu, il est assez évident — et le problème de vocabulaire que nous venons de signaler en témoigne — que les doctrines psychologiques comprennent souvent un aspect axiologique, même si celui-ci est étranger à toute perspective morale. Songeons à la psychologie dynamique dont le foyer est constitué par le développement de la personnalité adulte et autonome. Il est inévitable que soient *prônés* ici, au moins formellement, certains types de comportement ; que des obstacles soient définis qui retardent ou empêchent *plus ou moins* le progrès et la maturation ; que des déviations *plus ou moins graves* soient cataloguées, avec leurs chances respectives de récupération. En d'autres termes, impossible de traiter du comportement à la lumière d'un *idéal* sans élaborer des règles de conduite et des moyens

7. Voir par exemple : G. Wilson et D. Nias, *Love's Mysteries*, London,

d'évaluation. Exemple tiré de la psychologie industrielle : « M.D. se situe dans les 20 % inférieurs d'une population de cadres moyens ... en ce qui concerne la fluidité verbale ... Il est possible cependant que, grâce à sa persévérance, il puisse atteindre un niveau honorable [8] ... » Mais il importe essentiellement de comprendre que les impératifs de la psychologie dynamique sont des impératifs hypothétiques ou techniques : « si vous voulez la maturité telle que je la définis, alors faites ceci ou cela ». Leur portée est en outre limitée par deux autres faits : la maturité qui est prônée est définie sur le plan purement psychologique, que l'on ne peut tenir sans réduction pour le seul constituant de l'humanité ; et cette définition, étant première et sur le plan de l'idéal, apparaît tout ce que l'on voudra sauf « rigoureusement scientifique ». Les jugements de valeur « techniques » sont donc légitimes à l'intérieur de la psychologie, pour autant que leur ambition soit strictement limitée. Mais vient s'ajouter parfois un troisième facteur qui rend illusoires les précautions souhaitées ci-dessus. Je vise ici le psychologisme des théories psychologiques, c'est-à-dire la tendance — plus fréquente chez les disciples que chez les créateurs — à transformer leur savoir en idéologie, à considérer que *leur* psychologie rend compte en *dernière* instance de l'*ensemble* des phénomènes humains [9]. Qu'il s'agisse de Jones expliquant par la psychanalyse les différences entre les Français et les Anglo-Saxons ou de Skinner lui-même, qui propose une réforme globale de la société sur base du conditionnement *opérant,* la même conclusion s'impose : c'est une réduction effrayante que de ramener la totalité singulière en quoi consiste l'homme à sa seule dimension psychologique. Car la psychologie devient alors le savoir *absolu,* ses impératifs hypothétiques deviennent *catégoriques* et elle acquiert le *droit* de *condamner* ceux qui font montre d'un comportement atypique et qu'elle taxe de perversité. A ce moment, l'attitude du profane qui juge autrui au nom de la psychologie n'est plus une interprétation

8. M. DE MONTMOLLIN, *Les psychopitres,* Paris, P.U.F., 1972, p. 11. Autre exemple dans le registre analytique : le caractère génital est « le caractère hypothétique ou idéal d'une personne qui a été complètement analysée, qui a tout à fait résolu son complexe d'Oedipe, qui est parvenue à la perlaboration de son ambivalence prégénitale et a dépassé le niveau génital postambivalent du développement psychosexuel » (C. RYCROFT, *Dictionnaire de psychanalyse,* Paris, Hachette, 1972).

9. Voir ce passage célèbre et pour le moins ambigu de M. ORAISON (*Une morale pour notre temps,* Paris, Fayard, 1965, p. 191 s.) : « Le schizoïde, lui, ne peut entrer librement en relation avec tout autre que lui-même. Une angoisse trop primitive et trop profonde, inscrite dans ses toutes premières expériences affectives d'enfant, l'en empêche à tout moment. Alors, s'il philosophe, il va mettre en question la relation elle-même, puisque c'est elle qui fait surgir l'angoisse. Il se demandera si ce qui existe devant lui existe vraiment indépendamment de sa propre pensée. Il n'en est pas sûr, et à la limite il finira par affirmer cette non-existence afin de se rassurer. C'est l'idéalisme. »

fausse des données scientifiques, mais l'application logique des prétentions d'une idéologie.

Il est un point crucial sur lequel s'effectue principalement la « perversion » des catégories psychologiques, c'est celui du « normal ». En psychologie scientifique, est dit normal le comportement statistiquement le plus répandu. Il est normal que l'enfant connaisse une crise d'angoisse à huit mois, que l'adolescent rejette ses identifications à ses parents, qu'un individu change d'avis quand il est seul de cet avis face à un groupe solidaire. Et si l'on veut poursuivre dans cette veine : il est normal, les travaux de Milgram [10] le montrent, d'accepter de faire souffrir un autre être humain pour la seule raison que l'expérimentateur le demande ; il est normal que les professeurs surévaluent les étudiants au physique avantageux et sous-évaluent les autres (travaux de Clifford et Wester [11]) ; il est normal que le mariage se termine par le divorce puisqu'en 1970 le taux de divorce était, en Californie, de 66 pour 100 mariages [12]. Nul psychologue digne de ce nom n'aurait la prétention de transformer ce « statistiquement normal » en un « moralement ou socialement souhaitable ». C'est pourtant ce qui advient souvent dans l'esprit du profane et le pousse, avec d'autres facteurs bien entendu, à copier le comportement majoritaire, voire à l'élever à la dignité d'un idéal [13]. Voyons ces parents persuadés que leur enfant *vaut moins* que les autres parce qu'il est handicapé, ces jeunes se lançant dans des expériences *contraires* à leurs principes parce qu'ils courent après une « maturité » définie par les statistiques, ces jeunes filles se méprisant elles-mêmes d'être encore vierges à vingt ans. Cela peut aller jusqu'à un absurde qui est tragique, comme lorsque l'on regrette de ne pas être manifestement névrosé alors que « nous sommes tous des névrosés » ou de ne pas voir son enfant connaître les multiples crises recensées par les psychologues des différentes écoles. Ce processus est parfois très évident chez le vieillard qui, convaincu par son entourage social qu'il doit connaître tel ou tel déficit, consacre des trésors d'énergie à compenser des déficits imaginaires et crée par là, en d'autres domaines, des déficits réels. J'ai aussi rencontré plusieurs étudiants très inquiets de ne pas ressentir de pulsions homosexuelles. Et l'un des arguments les plus courants en objection à mon cours de morale s'énonce : « cela ne peut pas être mal puisque tout le

10. Voir St. MILGRAM, *La soumission à l'autorité*, Paris, Calmann-Lévy, 1974 ; et la critique dans : E. FROMM, *op. cit.*

11. Voir G. WILSON et D. NIAS, *op. cit.*

12. Voir C. ROGERS, *Réinventer le couple*, Paris, Laffont, 1972.

13. Rares sont ceux qui semblent percevoir combien, sur le seul plan culturel, pareil idéal serait source d'immobilisme, voire de régression. Que dire alors du plan moral ?

monde agit ainsi ». Argument que l'on retrouve dans un récent *Rapport sur la sexualité de la femme mariée :* « 100.000 femmes américaines ne peuvent pas se tromper » (en partageant le même avis), et encore moins agir mal, faut-il comprendre en sous-entendu [14].

C'est donc un « fait sociologique » que les catégories psychologiques sont transformées en normes morales ou recouvrent des jugements moraux. Nous avons vu que certaines théories psychologiques poussent à cette déviation dans leur propre utilisation. Mais l'explication globale est nécessairement plus complexe que la simple imputation des torts aux psychologues. Pour la développer, il nous faut encore étudier un second aspect de notre sujet, à savoir la substitution de l'explication psychologique au jugement moral.

2. *Substitution de l'explication psychologique au jugement moral*

Ce second aspect ne recouvre pas le premier. Dans celui-ci, nous voyons le jugement *moral* s'autoriser de données psychologiques *prises à tort* pour des normes. Dans celui-là, nous découvrirons une tendance à croire qu'un comportement expliqué par la psychologie cesse du même coup d'être justiciable de la morale. La psychologie est donc prise pour ce qu'elle est vraiment, une théorie explicative du comportement. L'erreur consiste à penser que le comportement explicable en termes de « causalité » n'a plus à être évalué en termes moraux.

Que signifie, par exemple, le recours à l'expertise psychiatrique ou psychologique en justice ? Bien entendu, il est nécessaire d'établir que le criminel n'était pas « dément » au moment de son acte, faute de quoi sa responsabilité juridique serait diminuée, voire annulée. Mais cette démarche juste risque de connaître des déviations sous forme d'extensions abusives. En premier lieu, et les experts sont les premiers à le regretter, la « démence » qui annule la responsabilité est définie de manière archaïque et beaucoup trop vague. Ensuite, nous assistons à une multiplication des facteurs atténuateurs de responsabilité : la débilité, l'hérédité, une enfance malheureuse, sans compter que, dans certains pays, plaider la folie passagère, concernant un crime passionnel par exemple, est devenu un système de défense applicable quel que soit l'état mental du prévenu. Enfin, cette pratique engendre dans le public une redoutable confusion, dont témoignent les deux faits contradictoires suivants : d'une part, l'opinion publique est scandalisée (au sens fort) de voir certains criminels déclarés irresponsables,

14. C. TAVRIS et S. SADD, *Rapport sur la sexualité de la femme mariée*, Paris, Seghers, 1979. Cet argument peut aussi être lu dans le sens d'une substitution de l'explication psychologique au jugement moral.

alors que leur crime choque la conscience morale ; d'autre part, la notion même de responsabilité s'effrite dans la réduction de la responsabilité juridique et morale à la seule responsabilité psychologique, c'est-à-dire à la conscience d'être responsable de ce que l'on fait : je « n'étais pas moi-même à cet instant », donc je n'ai rien fait de mal.

Ce qui se produit ici, c'est une interprétation de plus en plus abusive de l'idée, exacte au départ, selon laquelle le jugement moral porte sur les actes humains conscients et libres. De l'évidence que l'agressivité animale ou l'attraction universelle ne sont pas évaluables en termes moraux, nous glissons, *via* une lecture causaliste du comportement humain, vers une position hautement déterministe : comme tout phénomène naturel, le comportement résulte de causes efficientes qui suffisent à l'expliquer et ne laissent place à aucune liberté. Dès lors, le criminel n'est plus qu'un malade psychologique ou social ; et la morale apparaît comme une survivance mythique de l'âge pré-scientifique. On ne dit pas autre chose, d'ailleurs, quand on condamne la morale du chef de ses effets culpabilisants pour le psychisme humain.

« Mais, dira-t-on, vous exagérez ! Nous ne sommes pas causalistes ; nous croyons à la liberté et, si nous faisons appel à la lecture psychologique, c'est précisément pour établir quand cette liberté et la responsabilité qui en découle sont réelles ; d'ailleurs, tous les prévenus ne sont pas acquittés et vous dites vous-même que l'indignation morale existe encore ! » L'objection est forte et il faut y répondre. D'abord, je souligne ici une *tendance* et non une situation généralisée et poussée au bout de sa logique. Mais, ce que je voudrais faire voir, c'est justement ce qu'entraîne cette logique. L'explication scientifique ne peut procéder que par les causes efficientes. Cela vaut pour la psychologie dans la mesure où celle-ci revendique la « scientificité » comme son titre de gloire. Or il est clair que le mécanisme des causes efficientes exclut l'idée même de liberté. Donc, pour la psychologie, les êtres humains ne sont pas libres. Est-ce faux ? Pas nécessairement, car il est parfaitement possible qu'*à un certain niveau* l'homme soit aussi déterminé que les autres phénomènes du même ordre (n'oublions pas, toutefois, que le déterminisme auquel sont soumis les organismes complexes est infiniment plus « probabiliste » que celui qui préside à un système mécanique simple). Mais affirmer que l'homme n'est pas libre *du tout* et donc annuler sa responsabilité, c'est faire un saut immense en dehors de la science pour dire que l'homme se réduit à ce que la science peut en expliquer. Ainsi quand une explication psychologique nous convainc d'une absence *radicale* de responsabilité, nous admettons du même coup que

l'homme se réduit à sa dimension psychologique telle qu'elle est appréhendée par cette science. Alors nous sommes déterministes et réducteurs. Telle est la logique de l'option que manifestent les attitudes évoquées plus haut.

Il est clair toutefois que, dans la pratique, nous n'avons pas encore tiré ces conséquences logiques en toute rigueur. Et l'on peut demander d'autres exemples de cette évacuation de la morale par l'explication psychologique.

Envisageons le cas des parents « tyranniques », de ces parents qui martyrisent leurs enfants. Telle cette jeune mère française qui, ayant enfermé ses deux enfants dans une chambre, les y laisse mourir de faim et de soif, pendant qu'elle se « distrait » en fréquentant débits de boissons et lieux de plaisir. Le crime paraît affreux, mais les sciences humaines vont avoir leur mot à dire. Freeman a bien recensé les différentes théories tendant à expliquer pareil geste, en distinguant les modèles psychologiques, sociologiques, culturels et structurels [15]. Tous nous apparaissent comme réduisant à rien l'autonomie du sujet en cause. Kempe et Helfer [16], par exemple, diront que les parents tyranniques sont eux-mêmes les enfants de parents trop exigeants et ont essayé, durant leur enfance, de réaliser les volontés irréalistes de leur entourage. Incapables d'atteindre cet idéal, ils en ont conçu un sentiment d'indignité qui les a poussés au repli sur soi. Quand ils deviennent parents à leur tour, ils placent dans leurs enfants des espérances excessives, attendant en quelque sorte de ceux-ci qu'ils réussissent leur vie à leur place. Comme cet espoir ne peut être satisfait et que leur complexe d'infériorité les empêche de demander de l'aide, ils vont être frustrés et dépassés par les tâches éducatives. Il suffira alors d'un facteur déclenchant minime (pleurs de l'enfant, panne de télévision, etc.) pour que se déchaîne la violence. Les parents tyranniques sont donc des êtres infantiles, immatures, affectivement pauvres, qui agissent quasi involontairement sous la pression de forces internes incontrôlables. On comprend que ce genre d'explication soulève l'indignation de P. Leuillette [17] et qu'il tienne à réaffirmer que ces personnes font le mal et qu'elles doivent être considérées comme responsables du caractère intrinsèquement mauvais de leurs actes. Il reste bien évident que le psychologue n'a pas à juger les actes en termes moraux. Mais il est clair également que de telles théories infantilisent l'homme — *les parents tyranniques sont des enfants irresponsables* —, en font le jouet de

15. Voir M.D.A. Freeman, *Violence in the Home*, London, Saxon House, 1979.
16. C.H. Kempe et R.E. Helfer, *L'enfant battu et sa famille*, Paris, Fleurus, 1977.
17. P. Leuillette, *Les enfants martyrs*, Paris, Seuil, 1978.

ses pulsions aveugles et de son passé, et rendent compte du comportement d'une manière telle que, *dans les faits,* on ne voit pas où pourrait intervenir une dimension morale authentique, c'est-à-dire non réduite à sa réalité psychologique. Nous voyons nettement sur cet exemple comment l'explication psychologique de certaines Ecoles peut ôter toute transcendance à la perspective morale et donner par là l'impression fausse que le progrès de l'explication scientifique restreint progressivement le champ d'application de la morale.

Nous trouvons un autre exemple excellent dans le domaine de la sexualité. Chacun sait le mal qu'ont fait médecins et moralistes en présentant la masturbation comme la *source de maux* innombrables, tant physiques que psychiques. Depuis lors, la psychologie développementale et dynamique a pu éclairer le sens *psychologique* du recours à la masturbation chez l'enfant et chez l'adolescent. Mais cela entraînait-il « scientifiquement » que l'on tombât dans l'extrême inverse et que la masturbation fût présentée comme le *remède* par excellence à divers troubles, sexuels notamment [18] ? Le langage qu'aujourd'hui nous entendons tenir est à peu près le suivant. La masturbation joue un rôle positif (découverte du corps, réassurance affective, libération émotionnelle) dans la constitution de la personnalité. Elle est de plus une pratique universellement répandue ou presque (du moins chez ceux qui répondent aux enquêtes sur la sexualité). Par conséquent, comme facteur de développement, elle ne pose pas plus de problème moral que l'apprentissage de la station debout ou les lubies du pré-adolescent. Bien au contraire, ce qui pose un problème moral (*sic*), ce sont les discours des moralistes contre l'onanisme. Car ceux-ci conflictualisent la pratique de la masturbation, engendrent la culpabilité et empêchent ce facteur de développement de jouer son rôle. Dans la même optique, on trouvera des auteurs, même chrétiens, pour suggérer que des relations extra-conjugales peuvent être moralement bonnes si elles contribuent à l'accomplissement des personnes concernées [19]. Cette position réduit manifestement l'accomplissement personnel à son aspect psychologique et soutient implicitement que ce qui est psychologiquement « profitable » est aussi recommandable du point de vue moral. Ce qui, de nouveau, n'est faux que dans la mesure exacte de la *réduction.* Il est clair que l'accomplissement psychologique fait partie de la réalisation de la personne totale.

---

18. Voir C. TAVRIS et S. SADD, *op. cit.,* et p.ex. M.F. DE MARTINO, *Human Autoerotic Practices,* New York, Human Sciences Press, 1979. On notera, par ailleurs, que le discours contre la répression de la masturbation est en train de devenir une obsession littéraire : voir p.ex. J.P. ARON et R. KEMPF, *Le pénis et la démoralisation de l'Occident,* Paris, Grasset, 1978.

19. Voir G. FOUREZ, *Choix éthiques et conditionnement social,* Paris, Centurion, 1979, p. 185.

Et l'on voit mal comment une morale pourrait faire de l'écrasement psychologique des personnes la condition de la vertu et de la perfection. Cependant, c'est tout autre chose d'évaluer la valeur morale d'un acte à son retentissement affectif, puisque cela revient à *inverser* la relation entre les termes du problème.

C. — CONSÉQUENCES DE LA CONTAMINATION DE LA MORALE PAR L'APPROCHE PSYCHOLOGISANTE

Il est temps de synthétiser les conséquences, déjà esquissées ci-dessus, de la contamination de la morale par l'approche psychologisante.

1. Tout d'abord, dans quoi s'engage-t-on, en réalité et non en paroles, quand on érige les catégories psychologiques en critères moraux ? En fait, loin de donner à notre morale un caractère ou un fondement scientifique, nous adoptons comme morale des considérations scientifiques. C'est-à-dire que nous faussons complètement la démarche scientifique et la transformons en une doctrine éthique. Mais non sans implications sérieuses pour cette éthique même et pour la conception générale de l'homme, qui en est solidaire (une éthique est toujours solidaire d'une anthropologie, *même si elle ne s'en déduit pas*). Lorsque nous soutenons que l'agression intra-spécifique ne peut être mauvaise puisqu'elle contribue à la survie de l'espèce ou à l'élaboration de l'identité personnelle, nous adoptons le raisonnement technicien comme raisonnement moral, nous tombons dans le pragmatisme éthique et nous acceptons une anthropologie réductrice, immanentiste, matérialiste et déterministe. Car ce que nous tenons pour moralement bon, c'est désormais *ce qui réussit* psychologiquement, voire biologiquement parlant. Par quoi nous supprimons la spécificité du critère moral et, avec elle, l'autonomie (même relative) de la conscience morale. Si ce qui est moralement bon pour l'homme est en dernière analyse ce qui assure son développement psychologique, alors la totalité humaine se ramène en dernière instance à sa dimension psychologique. Et comme « psychologique » est ici défini au sens scientifique, l'homme n'est plus rien d'autre que ce que la science psychologique peut saisir de lui.

2. Que faisons-nous, ensuite, en éradiquant le jugement moral au nom de l'explication scientifique ? D'une part, nous adhérons implicitement à la même anthropologie immanentiste et déterministe. D'autre part, nous entrons dans l'illusion la plus dangereuse, à savoir celle de croire que nous avons effectivement suspendu tout

jugement moral en la matière. C'est une illusion parce que, l'expérience le montre tous les jours, la préoccupation morale est indéracinable : elle ne peut être placée qu'entre parenthèses, dans un domaine restreint et pour un temps ; il est vain de vouloir la suspendre et plus encore de vouloir l'annuler [20]. Si bien que nous en venons à poser des jugements moraux sans nous en rendre compte, ce qui est le comble de la dégénérescence pour le jugement moral. Pourquoi, par exemple, ce déluge de publications sur la violence domestique, sinon parce que les comportements en cause sont jugés inconcevables non d'un point de vue scientifique (l'expression elle-même n'a pas de sens), mais d'un point de vue *moral* ? Pourquoi tant de livres de thanatologie scientifique, sinon en raison d'une inquiétude *morale,* souvent inconsciente de sa véritable nature ? Pourquoi, dans un registre plus général, cette levée de boucliers contre la technocratie, sinon parce que nous percevons que les soi-disant critères scientifiques de l'action des technocrates ne sont que le camouflage, délibéré ou non, d'options morales, sociales et politiques, qui n'osent plus dire leur nom ? Cela est redoutable, car le jugement moral est œuvre de raison au sens fort. S'il se construit inconsciemment, nous devons craindre qu'aux « meilleures raisons » sur lesquelles il doit se fonder ne viennent se substituer les motivations les plus puissantes, voire les sentiments les plus vifs à tel moment donné. Par où la conscience morale, que l'on n'a pas réussi à faire taire, se pervertit en se noyant dans le psychologique immédiat. Donc, loin que la conscience soit hors jeu, elle est toujours en jeu, mais ne respecte plus les règles du jeu.

D. — MOTIFS DE CETTE DÉVIATION DANS L'USAGE DES SCIENCES HUMAINES

A quoi devons-nous attribuer cette déviation dans l'usage de la science psychologique et plus généralement des sciences humaines ? Il est aisé de faire appel à la crise de civilisation ou d'invoquer une corruption des mœurs et des consciences. Mais ces « explications » sont tellement vagues et font référence à des processus tellement globaux qu'elles n'expliquent pas grand-chose et laissent la réflexion démunie devant des causes insaisissables. Je pense quant à moi qu'il faudrait plutôt incriminer l'« irrésistible

20. Particulièrement révélateur est le désarroi de certains travailleurs sociaux à qui on a enseigné, au cours de leurs études, que la non-directivité et l'authenticité exigeaient d'eux qu'ils suspendissent leur jugement moral dans tout le champ de leur pratique professionnelle.

ascension » des sciences expérimentales dans notre modèle culturel et l'étiolement des discours éthiques traditionnels, que rien ne vient remplacer dans notre univers où les moralistes s'engagent de moins en moins. Ces deux facteurs sont d'ailleurs étroitement reliés.

1. *Irrésistible ascension des sciences expérimentales dans notre univers culturel*

La recherche systématique de la domination technicienne de la nature émerge à la Renaissance. Elle prend place dans le mouvement culturel qui évolue du théocentrisme au naturalisme et à l'anthropocentrisme. L'homme entreprend de se considérer comme le centre de l'univers et, corrélativement, de se rendre maître de cet aspect du réel auquel il se confronte au premier chef. Cette mutation culturelle appelle deux remarques. D'abord, il serait vain de tenir cette évolution pour une fatalité historique ; elle résulte bien plutôt de ce qu'il faut appeler une option socio-culturelle, quelque difficile à manier que soit cette notion. Ceci ne signifie évidemment pas qu'une telle option soit un acte unanime, posé en un moment précis de l'histoire, dans une conscience parfaite et dans l'indépendance absolue par rapport au passé et aux conditions infra-structurelles. Mais invoquer la fatalité « incontournable » revient à soutenir la pire des « métaphysiques » de l'histoire : celle qui prétend à la fois que le cours de l'histoire est totalement prédéterminé et — implicitement — qu'il est cependant possible d'adopter le point de vue de Sirius. Ensuite, l'option pour la maîtrise technique de la nature constitue une manière très particulière d'envisager le rapport de l'homme à la nature. Si l'on peut considérer comme absolument inévitable que les humains « se situent » par rapport à la nature et même qu'ils l'« humanisent », il ne s'ensuit pas pour autant que ce processus doive revêtir le mode « *agressif* » de la domination et de la production. En celles-ci, il s'agit de mettre la nature au service (dans le sens d'*esclavage*) de l'homme ou plus exactement au service d'une certaine dimension de l'homme, qui est celle du *besoin*. En découle que l'homme est conçu avant tout comme être de besoin, ce qui mène au *dualisme* cartésien de la substance étendue et de la substance spirituelle, dans lequel il n'est pas sûr que la prépondérance de la seconde soit ce qui est *culturellement* vrai.

Le savoir scientifique est devenu toujours plus opérant. Nous en avons conçu une véritable fascination pour notre pouvoir, au point de faire de la productivité et de l'efficacité un véritable idéal pour l'homme. Notre confiance en nous s'en est accrue — sur une base singulièrement restrictive, il faut l'avouer — et le mythe du

progrès « matériel » à l'infini est devenu quasiment une constante de la pensée.

Au dix-neuvième siècle surtout, le savoir concernant l'homme a commencé d'adopter la démarche des sciences expérimentales. Songeons à l'œuvre de Cl. Bernard (1865) en ce qui touche à la médecine. En psychologie, W. Wundt ouvre le premier laboratoire de psychologie expérimentale à Leipzig en 1879. La méthode introspective est aussitôt répandue par les Ecoles associationniste et fonctionnaliste, pour susciter la réaction behavioriste au début du siècle présent. Pour quelle raison cet ancien fief de la philosophie est-il passé sous le contrôle de l'institution scientifique ? Les psychologues ont manifestement voulu atteindre à la rigueur dans un sens très précis, c'est-à-dire à cette rigueur propre aux sciences, qui leur vient de ce que toute observation doit être reproductible pour d'autres observateurs et suscite donc en principe leur accord. Il eût été si réconfortant de s'entendre enfin sur une conception de l'homme ! Mais en adoptant la méthode scientifique, les sciences de l'homme ont également ratifié le but de celle-ci, à savoir la *prévision* des « faits » à l'aide des *lois*. Car il est indubitable que le but ultime de la démarche expérimentale est de pouvoir *prévoir* les faits en se rendant capable de les *produire*, de les prévoir pour les *dominer* et les *manipuler* (au sens noble de ce mot, si l'on veut). « La pensée scientifique, dit B. Russell, est essentiellement pensée-puissance, c'est-à-dire pensée dont le but, conscient ou inconscient, est d'armer son possesseur d'une puissance [21]. » Dès lors, en accédant au statut de science, la psychologie se fixait comme tâche de prévoir des faits humains, ce qui devait lui permettre aussi de les contrôler. Ce projet aurait pu revêtir une portée profondément compréhensive et respectueuse de la totalité humaine, s'il avait été élaboré comme tentative de contrôle de l'extériorité par l'intériorité, de l'homme comme nature par l'homme comme projet, comme ex-istence. Malheureusement, la coupure radicale avait déjà été opérée entre sujet et objectivité, entre corps comme substance matérielle et esprit [22]. Si bien qu'il aurait fallu une modestie extrême aux psychologues pour reconnaître qu'ils ne cernaient qu'un aspect de l'objet de leurs recherches et même qu'à certains moments, l'application de la méthode expérimentale les empêchait de saisir *le sens* de ce qu'ils décrivaient et « expliquaient ». Au lieu de cela, le champ de la psychologie scientifique a été envahi par le behaviorisme, c'est-à-dire par la

21. B. Russell, *L'esprit scientifique et la science dans le monde moderne*, Paris, Janin, 1947, p. 81.

22. Voir les heureux développements de C. Bruaire dans : *Une éthique pour la médecine*, Paris, Fayard, 1978, *passim*.

réduction du psychisme au comportemental, tandis que d'autres chercheurs tiraient la psychologie dans le sens de la biologie, par exemple les fondateurs de l'éthologie comme K. Lorenz [23]. Le résultat en est que le comportement humain est devenu manipulable, toutes proportions gardées, comme fait physique ou comme fait biologique, donc *indépendamment du sens* qui le fait humain [24].

Sans doute est-il séduisant de concevoir l'homme comme une machine ou comme un planaire évolué, que l'on peut gouverner à sa guise. Nous sommes séduits parce que cela nous rassure. Et d'un double point de vue : d'une part, l'homme peut être fier d'être parvenu, au moins inchoativement, à s'expliquer lui-même sur le mode de la science, c'est-dire *efficacement ;* d'autre part, il est rassurant de penser que les problèmes humains ont des *solutions techniques,* que le comportement peut devenir variable dépendante d'un système environnemental dont toutes les autres variables seront un jour rendues indépendantes par la science. Quelle « merveille » d'imaginer qu'un jour, je pourrai rendre mon voisin aimable en stimulant électriquement certaine zone de son cerveau, qu'en aménageant les « contingences de renforcement », j'ôterai à mon fils toute velléité de s'opposer à moi, et ainsi de suite ! Je pense que le succès de l'image scientifique du monde s'explique assez radicalement par son caractère rassurant et pour ainsi dire anxiolytique. Car la liberté est un risque et notre époque de garanties, de mutuelles et d'assurances n'aime plus guère le risque. Il était dès lors tentant de substituer à la rude tâche de la vie morale et à la *certitude incertaine* (au regard des mathématiques) du jugement de conscience la plate et tranquille application de formules technico-scientifiques.

2. *Etiolement des discours éthiques traditionnels*

Parallèlement à l'essor des sciences, les doctrines éthiques traditionnelles, religieuses ou laïques, se sont maintenues tant bien que mal jusqu'à la seconde guerre mondiale environ. Il semble, par exemple, qu'un consensus très large ait existé en éthique médicale jusqu'à cette époque, pour disparaître ensuite rapidement. Deux faits revêtent ici une portée explicative majeure. La seconde guerre mondiale a marqué une croissance fulgurante dans le recours aux technologies et a constitué le point de départ d'un nouvel essor

23. Il faut citer ici, au titre d'une curiosité, l'ouvrage de Wickler où des arguments d'ordre éthologique sont opposés à *Humanae Vitae.* Voir W. WICKLER, *Les lois naturelles du mariage,* Paris, Flammarion, 1971.

24. Voir, *cum grano salis,* V. PACKARD, *L'homme remodelé,* Paris, Calmann-Lévy, 1978.

de la recherche scientifique. D'un autre côté, elle a révélé qu'il n'y a pas de limites à la barbarie dont l'homme est capable et qu'il peut perpétrer notamment à l'aide des technologies les plus sophistiquées. La bombe atomique mérite vraiment le caractère paradigmatique que lui a accordé Heidegger [25]. A elle seule, elle explique la montée du scepticisme moral, le déferlement de l'angoisse à l'échelle planétaire et le succès de plus en plus universel des savoirs sédatifs. Ce dernier ne se développe d'ailleurs qu'au prix d'une inconséquence grave, puisque la bombe révèle en fait jusqu'où peut mener la logique interne de la recherche.

Les doctrines éthiques traditionnelles ont reçu un autre coup fatal dans la tourmente de Mai 1968 et ses séquelles. Cette fois, ce sont surtout l'éthique sociale et l'éthique sexuelle qui ont été prises à partie. Il me semble que ce mouvement, à travers une expression brouillonne et non exempte elle-même de contradictions, a au moins pressenti la contradiction majeure qui écartèle le comportement éthique de bon nombre de nos contemporains. Je ne parle pas du *hiatus* entre théorie et pratique, si volontiers qualifié d'« hypocrisie ». Ce que je vise est la coexistence d'une utilisation effective de critères scientifiques (au sens large) ou techniques et du maintien, spécialement dans certains domaines de l'éthique comme l'éthique sexuelle, de fondements authentiquement moraux [26]. Peu importe en la matière que ce maintien soit prétendu ou réel. La contradiction naît de l'incompatibilité entre le raisonnement technique, focalisé sur ce qui réussit, et le raisonnement moral, centré sur ce qui doit être. Et c'est à juste titre que Mai 1968 l'a dénoncée. La conclusion qui en a été tirée à l'époque s'impose toutefois avec moins d'évidence. Il n'est pas vrai qu'une pareille contradiction nous enferme dans cette alternative : ou bien fonder son action sur une éthique, mais en acceptant que celle-ci soit irrationnelle ; ou bien adopter en tout le raisonnement technique et renoncer à la dimension morale de la vie. Car, dans un cas comme dans l'autre, on se trompe sur les lumières que la raison peut nous apporter. Le premier les juge trop faibles; le second les surestime ; et tous deux se retrouvent dans le noir.

---

25. Voir Martin HEIDEGGER, *Réponses et questions sur l'histoire et la politique*, Paris, Mercure de France, 1977, p. 42-54 et spécialement p. 45-46 : « Tout fonctionne. C'est bien cela l'inquiétant, que ça fonctionne, et que le fonctionnement entraîne toujours un nouveau fonctionnement, et que la technique arrache toujours davantage l'homme à la terre, l'en déracine... Nous n'avons *plus besoin de bombe atomique*, le déracinement de l'homme est déjà là. Nous ne vivons plus que des conditions purement techniques. Ce n'est plus une terre sur laquelle l'homme vit aujourd'hui. » (Nous soulignons.)

26. J'entends par là des fondements dont la nature est effectivement morale,

Voilà un ensemble de données qui me paraissent éclairantes quant à la tendance présente de résorber la morale dans la psychologie. L'effet le plus immédiat de cette tendance est d'introduire un désarroi de plus dans des consciences qui n'en ont vraiment pas besoin. Car, avec l'inspiration authentiquement morale, il y va de la finalité de l'existence et du sens de notre action. Quand se voile le regard moral, la vie paraît absurde, *même et surtout* si le regard scientifique est appelé à la rescousse. Car s'il est bien un domaine où ce dernier est aveugle, c'est celui de la valeur et de la finalité. N'oublions pas que la science expérimentale s'est constituée du refus du finalisme.

E. — NÉCESSITÉ D'UNE FERME DOCTRINE ET D'UNE ÉDUCATION COMPRÉHENSIVE EN MORALE

Qu'en conclure ? Que la nécessité d'une ferme doctrine et d'une éducation compréhensive en morale se fait sentir comme jamais. Non seulement parce que l'on postulerait chez l'homme une dimension morale autonome et irréductible. Non seulement comme remède traditionnel à un désarroi général dont certains aspects sont neufs. Mais comme conclusion d'une réflexion tout à fait contemporaine sur le statut du savoir humain et spécialement des sciences. Cette réflexion nous montre, en effet, que nul savoir humain n'est absolu, c'est-à-dire ne peut prétendre expliquer en instance ultime la véritable nature des choses en soi. Comme disent les psychiatres (rendons à César . . .), les systèmes auto-référenciels sont pathologiques. En la matière, le savoir qui *se veut* absolu ne peut se donner l'apparence d'être tel que par un *coup de force* intellectuel, en décrétant posséder à lui seul la rationalité entière. Et l'on devine ce que peut devenir ce coup de force quand il se transcrit dans la réalité, dans l'organisation de la société par exemple. En fait, tout savoir constitue un territoire de rationalité cohérente, juxtaposé à d'autres. Et la totalité des territoires couverts ne recouvre évidemment pas la totalité de ce qu'il faut appeler « le réel ». De plus, ce qui assure la cohérence de ces domaines de rationalité, ce sont des choix, des options. Qu'on baptise ceux-ci « postulats » ne change rien à l'affaire : comme le dit Schelling, il n'est de postulat que pratique. La définition de la science expérimentale elle-même n'est pas une proposition scientifique, mais la formulation d'une *option* culturelle et donc sociale. D'où il ressort que tout système de savoir est toujours ouvert par le bas, par le côté de ses fondements, où il émane d'une *foi*.

Définir l'exacte nature et le rôle de cette foi déborde le propos

de cet article. Mais il est clair qu'en dehors de la foi religieuse, on ne voit guère que la foi pratique pour tenir cette place. Et ceci suffit à donner de nouvelles raisons à la recherche la plus intense et la plus sérieuse en morale. Non seulement — de grâce ! — en morale « fondamentale » et en méta-éthique, mais surtout en morale normative ou appliquée, de même qu'en pédagogie de la morale.

Peut-être le temps est-il venu — enfin ! — où l'héritage kantien pourra être reçu dans sa richesse, où l'on pourra penser non la « mort de Dieu » mais la « mort » de la métaphysique [27], et où les philosophes retrouveront le chemin du cœur des hommes, en se souvenant que ceux-ci ont un cœur et celui-ci des aspirations fondamentales. C'est ce que nous sommes fondés à attendre d'eux dans la crise de ce temps.

B 5000 Namur
rue Grafé, 4

P.-Ph. DRUET
Professeur aux Facultés Universitaires
Notre-Dame de la Paix

27. Nous appelons « mort de la métaphysique » l'aventure fatale qui est advenue à la métaphysique classique, rationaliste et idéaliste, dès après la disparition de Hegel. Il est apparu alors que pareil discours ne pouvait plus être tenu et que l'image radieuse du cercle systématique cachait la réalité triviale du serpent qui se mange la queue. Comme nous l'avons démontré à propos de G. Gentile (*La politisation de la métaphysique idéaliste : le cas de Gentile*, dans *Revue philosophique de Louvain* 74 (1976) 68-95), la métaphysique classique en est venue progressivement à son aboutissement logique obligé, *i.e.* à la dissolution de tout objet de pensée dans l'acte pur du penser, laquelle exige du philosophe conséquent qu'il se taise. Il convient de noter que les « maîtres du soupçon » ont grandement contribué à la prise de conscience de cet échec. D'autre part, cette « mort » tout à fait réelle a reçu de certains, M. Heidegger par exemple, une interprétation abusive, qui tend à faire de *toute* la métaphysique occidentale un « oubli de l'Etre ». Cela revient à ignorer que toute métaphysique n'est pas idéaliste par nature et à oublier, entre autres, Thomas d'Aquin et Kant. Mais, pour être fausse, cette interprétation n'en est pas moins létale, dans la mesure où elle pousse nos contemporains à renoncer à la réflexion métaphysique. Si bien que le suicide par autophagie de la métaphysique idéaliste entraîne — par erreur — le risque de l'anéantissement de toute métaphysique, par cachexie cette fois.